

Simmel, Lacan et Freud. Économie monétaire, économie de la jouissance

Marina Di Carlo

La lecture du Séminaire *L'éthique* transmet un rythme posé, comme si la Guerre du Vietnam, commencée quatre ans plus tôt, garantissait qu'il n'y avait pas de raison de se hâter, qu'il restait beaucoup de temps à venir. Un rythme bien différent est celui que présente le Séminaire *D'un Autre à l'autre*, où les événements de Mai 68 ne cessaient pas, et où Lacan éclaircit à plusieurs reprises, pendant ces cours, qu'il n'avait pas le temps de s'arrêter.

Dans tous les deux, Lacan parcourt des signifiants qui ont marqué de leur nom des époques différentes. Utilitarisme, Illuminisme, Aristote, Romantisme, pour n'en citer que quelques-uns. Aujourd'hui je voudrais m'attarder sur les deux références à Georg Simmel et sa théorie de la valeur.

Considéré avec Durkheim le fondateur de la sociologie, Simmel est introduit par Pierre Kaufmann dans la classe du 2 mars 1960, justement par rapport au champ d'étude qui concerne Simmel, c'est-à-dire, la sociologie. Ce cours est focalisé sur la critique de l'article « Remarques sur la sublimation », de Sigfried Bernfeld. Dans cet article, l'auteur soutient que Sigmund Freud présente et élabore la notion de « sublimation » comme concept autonome, intrinsèque à la psychanalyse, indépendamment d'autres champs d'étude. Pierre Kaufmann reprend cet article, non pas pour établir un accord avec son auteur, mais pour revendiquer une affirmation de Freud dans laquelle il remarque que cette notion de « sublimation », il la prend, précisément, de la sociologie.

Curieux de savoir qui étaient les sociologues qui auraient pu influencer les élaborations de Freud, Kaufmann s'occupe tout particulièrement Georg Simmel, chez qui il trouve des développements à propos de la sublimation et sa relation avec la valeur esthétique de l'œuvre d'art. Il est possible de retrouver des traces de la lecture de Simmel dans le récit spécialement poétique « Le caractère transitoire », de 1915, où Freud souligne que la périssabilité de la vie rend la beauté, la jeunesse et le temps, en tant qu'objets

hautement valorisés, vraiment précieux. Dans *Philosophie de l'argent*, Simmel élabore sa théorie de la valeur et pour ce faire il prend comme point de départ un temps révolu et inaccessible, une scène du Paradis où le sujet et l'objet, le désir et la satisfaction ne sont pas séparés. Des facteurs différents, parmi lesquels on compte la culture, la pénurie de l'objet, la nécessité de renoncement, produisent une distanciation qui établit un sujet et un objet : le désir restera du côté du sujet, et la valeur, du côté de l'objet. Cette théorie de la valeur, que Lacan évoque dans les deux séminaires cités, affirme que l'existence de la valeur est un phénomène primitif par rapport à l'objet, et incombe la première donnée de la subjectivité. « S'il y a valeur, il y a sujet », souligne l'auteur. La valeur n'est pas adhérente aux objets, mais c'est une attribution donnée par le sujet, et l'intensité de la valeur sera donnée par la distanciation entre l'objet et la possibilité de l'obtenir, de la part du sujet. Je cite Simmel : « Il n'est pas difficile d'obtenir les choses pour leur valeur, mais pour leur distance (...) La valeur d'un objet réside dans sa désirabilité. » Je considère que cette affirmation concorde avec un des commentaires que fait Lacan lors de la présentation du programme du séminaire de l'éthique : « Et à la vérité, nous pouvons attendre ici de l'analyse freudienne de mettre un peu d'ordre dans ce à quoi, au dernier terme et dans ces dernières années, a fini par déboucher la recherche critique, à savoir la fameuse, trop fameuse théorie des valeurs. Celle dans laquelle l'un d'entre eux s'exprime en disant : 'La valeur d'une chose est sa désirabilité'. »

Si l'analyse freudienne a mis un peu d'ordre par rapport à la valeur et l'a sortie de l'échelle, c'est parce qu'elle a établi une autre économie. Si la valeur de l'argent est à la base de l'économie monétaire, la valeur de jouissance se trouve dans le principe de l'économie de l'inconscient. En raison de ceci, Lacan revient à Simmel en mars 1969. Cette fois-ci, il se moque un peu de son auditoire, qui répète les idées proposées par l'auteur concernant la valeur de la femme. Voyons de quoi il s'agit : le penseur allemand parle d'une évolution requise par le progrès de la culture. Pour cela, il propose un parcours qui commence à une époque régie par le « principe de ravissement », comparable à celui du vol de bétail. Cette période est dépassée par l'échange de femmes entre les tribus, dont celui

de sœurs est le plus courant. Par la suite, et toujours à cause des changements économiques qui produisent des modifications dans les relations d'échange, la femme devient un objet précieux, et se voit donc attribuer un prix d'achat. Cependant, l'augmentation de l'économie monétaire généralise, finalement, le système de dot qui, tout en restant conservé dans plusieurs régions, se transforme en un précieux trousseau que la famille de la fiancée prépare pour le moment du mariage.

Ces changements de valeur que la femme a subi tout au long de l'histoire, selon l'auteur, sont directement en rapport avec les changements du mode de production et de sa relation avec les moyens de production. Autrement dit, Simmel réalise un parcours à travers la valeur de la femme, qui va de la valeur d'usage à la valeur d'échange dans l'échange social. Ceci semble être une voie de progrès et d'évolution à distance de la répétition. C'est pour cela que Lacan situe Simmel dans l'idéalisme, le rendant partidaire de l'idéalisation des valeurs.

L'économie freudienne élabore un appareil régi par un principe, celui du plaisir, lequel, dans la recherche d'une expérience de satisfaction sans reste, voire absolue, inscrit des différences entre le plaisir recherché et le plaisir atteint. Cet appareil a la possibilité d'halluciner, mettant quelque chose là où il n'y a rien. Et c'est à partir de ça que nous pouvons affirmer qu'il y a monde et que ce monde est suspendu à notre rêve du monde. Le rêve, comme condensation et déplacement, est déjà une interprétation, sauvage, vulgaire, selon Freud, qui sera substituée par l'interprétation psychanalytique. C'est en ces termes que je pense aux interventions de Lacan sur certains faits et certains noms historiques qui se trouvent apparemment à l'extérieur du champ psychanalytique et de notre pratique. Ses références, variées en temps et espace, ne portent pas la trace d'une intention sociologique ; aucune ne cherche à expliquer le phénomène, ni Aristote, ni les croisades, ni les voyages spatiaux. C'est un style exceptionnel celui avec lequel Lacan vise la clinique et déborde les limites du cas. Face à la théorie de Bergler, qui affirme que le névrotique est un collectionneur d'injustice, parce qu'il se crée le désir d'être rejeté, Lacan se sert de la Guerre du Vietnam, qu'il prend déjà comme une interprétation, et demande pourquoi cela

déconcerte tellement qu'un peuple rêve d'être rejeté pour ne pas se faire dévorer. Il fait appel à Simmel quand celui-ci reçoit l'adhésion d'une majorité dans son auditoire. Il n'explique pas, il ne développe pas la philosophie de Simmel. Il fait un avertissement sur la surestimation de la valeur des idéaux au prix d'exclure la valeur de jouissance que soutient le symptôme.

Nos déceptions sont aussi colorées par nos idéaux, et c'est en leur nom que chaque époque, y compris la nôtre, conjecture son apocalypse.

L'actualité qui nous concerne n'est pas celle de la mode, toujours éphémère, mais bien celle de la réactualisation du trauma qui retourne chaque fois, et cette répétition, chaque fois, est chaque fois l'échec de la mêmété. Dans le cas contraire, la mêmété devient le rêve d'un monde qui ne peut pas changer et qui nous laisse absorbés ou inhibés, nostalgiques ou scandalisés, face à son caractère transitoire.